

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 67 (2020)

Heft: 1: Fascicule français. Pascale Kramer : lectures plurielles

Artikel: Livre d'hôtes

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-882510>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Livre d'hôtes

Chudi BÜRGI
Ghislaine DUNANT
Sylviane DUPUIS
Anna Magdalena ELSNER
Nathalie GARBELY
Daniela KOCH
Pierre LEPORI
Bruno PELLEGRINO
Daniel ROTHENBÜHLER
Barbara VILLIGER HEILIG

Abstract : ...ou *Gästebuch*, plutôt que *Livre d'or*, ce registre où « étaient inscrits les noms des nobles », rappelle Littré, et qui cultivait « l'entre-soi ». Et sûrement pas *Livre d'honneur*, répertoire de vainqueurs, que les dictionnaires donnent habituellement pour équivalent. Les termes français usuels ne peuvent, au fond, que gauchir ce qui réunit les pages qu'on va lire ici. Car ce sont des voix amies et diverses qui s'expriment, des écrivains, des collègues, des lectrices et des lecteurs passionnés par l'œuvre de la romancière, qui ont répondu à notre invitation et à qui carte blanche a été donnée. Livre d'hôtes, donc, qui nous font l'amitié de partager réflexions ou expériences, saisissant, chacune et chacun à sa manière, la façon d'être au monde et d'écrire le monde de Pascale Kramer. Qu'elles et qu'ils en soient vivement remerciés.

Keywords : Pascale Kramer, roman contemporain, roman francophone

Pascale sous le baobab d'étain

Chudi BÜRGI
*artlink*¹

Pascale Kramer, ce n'est pas la romancière que j'ai rencontrée en premier. C'était en 2012 : le Salon Africain qui, dans le cadre du Salon du livre de Genève, présente des ouvrages et des maisons d'édition d'Afrique et des Caraïbes – visible dans le hall grâce à son baobab d'étain – était animée cette année-là par une nouvelle équipe.

Responsable d'*artlink*, l'agence culturelle suisse pour l'art et la culture en provenance d'Amérique latine, d'Afrique, d'Asie et d'Europe de l'Est, j'ai immédiatement cherché à rencontrer Pascale Kramer. C'est, en effet, avec grand plaisir que nous participons chaque année au Salon Africain avec un stand,

¹ Texte traduit de l'allemand par Ariane de Testa et Jean-Philippe Coen.

pour établir des contacts, connaître les nouveautés et jeter un pont entre les marchés allemand et francophone.

Elle a répondu tout de suite à mon approche. Elle était ouverte, très intéressée par les échanges et la coopération. C'est toujours le cas aujourd'hui – Pascale s'engage avec passion pour fournir une plateforme aux auteurs et éditeurs d'Afrique et des Caraïbes. Elle parle avec enthousiasme de ses lectures et se réjouit de toutes les formes d'engagement dans ce réseau. Entre les rendez-vous du Salon Africain, nous échangeons aussi régulièrement des mails : y a-t-il des résidences pour les auteurs de bandes dessinées, pouvez-vous nous fournir des renseignements sur telle maison d'édition ou tel lieu de représentation ?

Pendant toute la durée du Salon Africain, Pascale Kramer est – aux côtés de Boniface Mongo-Mboussa – une hôtesse parfaite sous le baobab d'étain. Elle se montre accueillante, attentive et empressée sachant créer des liens entre les gens ; tout le monde la connaît, sans qu'elle ait besoin pour autant de se mettre sur le devant de la scène.

Je suppose que parmi les auteurs, les éditeurs ou les gens des médias présents au Salon Africain, peu d'entre eux ont lu les romans de Pascale Kramer.

Moi aussi, j'ai dû apprivoiser la romancière qu'elle est également. Elle dévoile d'autres facettes – elle dépeint de manière précise et dans une très belle langue les non-dits, ce qui couve entre des gens qu'on croit être proches, les taches sombres qui marquent les familles. La description de leurs drames est distanciée, parfois dure, impitoyable... Ma sœur, qui aurait aimé avoir de plus nombreux enfants, a eu de la peine à lire *L'Implacable Brutalité du réveil* (2009) (que je lui avais offert !) – le tabou du manque d'amour d'une mère, sous la plume de Pascale, l'a touchée droit au cœur et a provoqué un profond malaise. Mon amie B. a particulièrement aimé *Autopsie d'un père* (2016), dans lequel elle aussi a retrouvé certaines expériences et les a redécouvertes sous un angle nouveau. Et c'est ce qui m'est également arrivé avec mon livre préféré de Pascale, *Une famille* (2018). Ce qui m'a fasciné dans ce roman, ce n'est pas seulement le sujet, que je connais bien, de l'alcoolisme vécu au sein d'une famille, mais avant tout la façon précise, factuelle presque, avec laquelle la romancière dissèque l'absence de parole et les non-dits dans une famille bourgeoise. A l'occasion de la présentation de son livre dans le cadre de *Zürich liest '19*, par une journée ensoleillée d'automne sur un agréable bateau, Pascale a affirmé avoir délibérément choisi ce milieu, car l'alcoolisme serait trop facilement associé aux classes sociales plus précaires. C'est cette bourgeoisie précisément qui l'aurait intéressée, avec ses possibilités et ses limitations.

« Pour une fois je n'ai pas le rôle de l'hôtesse », me murmura Pascale malicieusement, lorsqu'elle fut présentée officiellement sur ce bateau zurichois. Comme si le Salon Africain (et toutes ses autres activités sociales) était au moins aussi important pour elle que sa propre écriture.

C'est tout cela qui définit Pascale Kramer.

Dans le secret des vivants

Ghislaine DUNANT
Écrivaine

Plus je lis les romans de mon amie Pascale Kramer, plus me frappe ce que recèle d'amour, de tendresse sa voix d'écrivain. Et pourtant, que de drames, de douleurs extrêmes dans ces récits, mais tamisées par la pudeur des personnages, leur réserve, l'absence d'une expression aisée parce que le milieu social ne leur a pas apprise.

Comme est délicate la douceur feutrée de son regard aimant sur ses personnages, – qui l'enjoint à tant fouiller l'expression de leur visage, leurs gestes, leurs odeurs même, pour rendre ce qui travaille l'intime et souvent à leur insu, ce qui suscite notre empathie parce que nous vivons tant de situations où nos gestes réactifs masquent la douleur qui nous assaille. La délicatesse de son regard ne l'empêche pas d'écrire sans apitoiement, avec netteté, et de créer cette distance qui fait l'œuvre.

Pascale dans ses romans pénètre le secret des êtres, pas pour dire ces histoires qu'on se raconte à soi-même, qu'on fait et refait au cours de sa vie pour légitimer son parcours, non, elle entre dans le caché où se concentrent les pulsions. Elle met en scène ce qu'elles entraînent, ces pulsions de vie qui font réagir aux dangers par des impulsions exubérantes de vie, ou ces pulsions de destruction pour sortir de l'ennui, de la monotonie, de la douleur, qui incite à se détruire, ou détruire qui est trop proche – qui empêche de fuir, de s'échapper, d'oublier.

J'aime l'étrange atmosphère de thriller qui imprègne la narration parce que Pascale ne lâche pas d'un pouce ses personnages. Ils n'ont pas d'échappatoire à l'œil qui les scrute. Je les suis dans leurs moindres mouvements et au fond de leurs réactions intérieures, j'ai l'impression de les traquer.

La voix blanche du récit me fait croire que rien ne s'éloigne d'un relatif cours ordinaire des choses alors que je sens qu'une fatalité dramatique est en route. De menues et fines observations font l'atmosphère inquiétante sans que je distingue des indices qui légitiment ma tension. Alissa dans *L'Implacable Brutalité du réveil* (2009) ne trouve pas le bonheur promis à toute mère avec la naissance de sa petite Una, je la suis, inquiète, suspendue à tous ses mouvements et je crains un dénouement tragique.

L'inquiétude semble venir de ressorts cachés, ce que font les personnages est raconté d'une façon lisse comme dans un film d'Hitchcock. À tout moment, devant une fenêtre, sur le balcon, dans le jardin, peut survenir un acte dramatique, une horrible nouvelle, rien que je puisse prédire et que tout fait attendre.

Il n'y a plus d'espace où me détendre hors de ce qui se noue à l'intérieur des personnages, nœuds serrés dont eux-mêmes cherchent à se défaire. Mais,

tout à coup, je lis un de leurs éclats d'insouciance. Pascale écrit avec une froide objectivité comment le personnage se raccroche à la vie. Une observation surprenante de vérité parce que la vie est faite de ces riens ordinaires, et qu'il faut pouvoir y compter plus que tout, pour tenir encore.

Betty a compris, sans la réaliser vraiment, la chute mortelle que vient de faire son mari, elle remonte du jardin, et dans l'escalier « elle se dit qu'elle allait changer de voiture » (Kramer 1999 : 13). Ou, au contraire, Pascale s'attache avec émotion à dire la détresse, quand il faut se dégager de la morsure du malheur. Du père qui doit faire face à la mort de ses deux enfants – la conséquence tragique d'un jeu qu'il a lui-même initié – Pascale écrit qu'il ne pouvait que « faire le sourd en attendant, dans un état d'urgence et d'éternité, que ce cauchemar se termine ou s'éloigne » (Kramer 2002 : 39).

Et j'aime ces glissades heureuses, dans le récit, vers la lumière des ciels où l'étrange forme des nuages étire les couleurs qu'ils attrapent au couchant, ou sur la lumière des rayons d'un soleil, qui pénètrent la pièce, s'étalent sur un meuble, jouent d'un obstacle pour laisser de remarquables dessins, « des ombres d'oiseaux sur la nappe » (Kramer 2013 : 95). Moments d'apaisement, ces échappées sur une beauté du monde qui existe, alors que je suis tendue parce qu'un accident mortel a débuté l'histoire que je lis, ou parce qu'un meurtre que rien n'a amené la termine, comme dans *Manu* (1995), avec une déflagration qui m'ébranle au moment de quitter le livre.

Pascale raconte avec une netteté au couteau la brisure des vies et leurs issues incertaines, aussi suis-je fascinée par tous ces enfants qui trouvent leur place dans ses romans. Je lis comment les traversent les actes des adultes, ou comment ils préservent une étrange distraction pour s'en dégager. Je me sens alors « épiée par l'enfance », par la mienne, enfouie, et dont je ne suis pas sûre que ma mémoire ait toujours gardé l'exactitude des expériences, et par celle de tous les enfants que j'ai rencontrés, aimés, ou qui furent les miens, dont j'ai désiré soutenir le regard, la nudité de leur regard, parce qu'elle me renvoie à un sens de l'interrogation, que j'ai peur d'avoir perdu.

À ces romans que j'ai eu envie de revisiter, je veux ajouter le dernier texte à ce jour de Pascale, dont j'admire la richesse humaine face à l'ampleur d'un sujet d'histoire. C'est le texte d'un écrivain qui raconte en scènes incarnées la complexité sociétale et politique d'un pays. Ce pays, elle le connaît bien, elle y vit depuis plus de trente ans, et, s'affirme comme « *Une éternelle étrangère en France* » (Kramer 2019). C'est le titre de ses pages pour répondre, dans un recueil, avec sept autres écrivains suisses, à une conférence de Carl Spitteler sur le point de vue neutre, *Notre Point de vue suisse* (1914). Pascale reprend à son compte, je ne m'y attendais pas, ce qu'a de riche un regard qui n'est pas partial. Mais à sa manière. Avec son sens de l'observation, sa connaissance de l'histoire, des pays d'ailleurs, de ceux qui y habitent, et elle nous fait voir des scènes, des moments auxquels elle assiste, ce qu'elle entend, ce jour très

particulier de la manifestation du 11 janvier 2015 organisée après les attentats de Charlie Hebdo.

À contre courant de la marée humaine qui se rend place de la République pour marcher dans une unanimité univoque, Pascale, aussi ébranlée qu'elle fût par l'horrible événement, se dirige comme tous ses dimanches vers la banlieue pour rendre visite à l'amie hospitalisée en phase terminale d'un cancer des os. Ce qu'elle voit sur son trajet, ceux qu'elle regarde dans l'autobus, ce qu'elle apprend de son amie, le tact, la déférence des deux aides-soignants d'origine africaine, présents le dimanche à l'hôpital, qui font sa toilette avec ce respect coutumier dans leur pays vis-à-vis des aînés, mais que soudain son amie ne comprend plus parce qu'ils n'acceptent pas les moqueries sacrilèges, ce qu'elle ne peut admettre, il n'est pas question pour elle d'en rabattre sur les Lumières du XVIII^e, tout s'intègre dans ce texte. Une nouvelle autant qu'un court essai – et qui se tient sur une ligne de crête pour faire sentir l'intense complexité de ce que les hommes ont à partager dans cette pluralité essentielle à la démocratie, et la place que Pascale Kramer veut garder, au point de terminer par cette remarque poignante de générosité : « Jusqu'à quand [...] pourrai-je encore me permettre de refuser de choisir un ennemi ? » (2019 : 58).

À l'écrivain, à l'amie, je dis ma reconnaissance.

Une insoutenable responsabilité

Sylviane DUPUIS
Université de Genève

Peut-être inspiré de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* (1984) de Kundera – mais à rebours, le titre sans concession du chef d'œuvre de Pascale Kramer : *L'Implacable Brutalité du réveil* (2009), me poursuit depuis dix ans et me fait aujourd'hui l'impression d'un *boomerang* nous revenant en pleine figure au cœur de l'effondrement – comme tout ce que nous nous efforçons de tenir un peu à distance pour pouvoir continuer à nous lever le matin, continuer de vivre et de faire, ou de créer : « La vision des bouleversements à venir s'imposait, et c'était comme si tout se défaisait avec la lenteur implacable d'une machine en marche » (Kramer 2009 : 16)².

Brutale, la prise de conscience du réel l'est toujours. Déstabilisante. Dérangeante. Mais elle est aussi ce qui fait écrire. Pascale, en tout cas. Qui n'a pas d'enfant mais qu'obsèdent ceux que les autres mettent au monde, assurant de les projeter dans l'existence – comme le réalise Alissa, la protagoniste

² Comme *Fracas*, en 2007, le roman se situe en Californie, où Pascale Kramer a régulièrement séjourné, en alternance avec Paris.

niste de *L'Implacable Brutalité du réveil* : « Son cœur était comme une éponge dans laquelle les vérités s'enfonçaient » (16). Alissa qui vient d'accoucher et qui, arrachée à la prison dorée d'une adolescence trop protégée, vacille soudain, « frappée d'une conscience tellement angoissante » (11) de la fragilité de cette vie déposée entre ses mains ; et qui voudrait tant (mais il est à jamais trop tard pour revenir en arrière : « Le temps du choix était passé » [30]) « ne plus rien entendre, ne plus être responsable de rien » (17).

C'est aussi le désir de Simone, un autre personnage de Pascale Kramer, à la dernière ligne du roman suivant, *Un homme ébranlé* (2011) : « et c'était à cela qu'elle aspirait désormais : au calme et à l'irresponsabilité » (133)³. Telle Alissa qui menace de basculer dans la folie et « l'étrange euphorie de ne plus répondre de rien » (2009 : 138), Simone se retrouve sans force ni volonté, ayant accompagné jusqu'au terme désormais très proche l'homme qu'elle aime (ou a aimé) et que terrasse une maladie peut-être venue de son propre renoncement à vivre, à lutter, à faire face à la réalité du monde – lui qui avait longtemps cru que « sa responsabilité, leur responsabilité à tous, n'était pas de protéger la violence contre elle-même mais de la forcer à se dépasser » (2011 : 92) et qui s'était retrouvé impuissant face à son irruption dans la cité, comme trahi, puis « n'avait plus voulu discuter de rien ». Observant (et subissant) l'inexorable montée de la colère et des agressions, puis l'explosion des émeutes urbaines, et pressentant sans l'accepter « qu'il était trop tard pour apprendre [aux jeunes] à détester la violence » (79).

Pascale Kramer est d'origine suisse et pourrait se contenter de l'indécrot (elle dirait : obscène) confort que cela procure ; mais elle ne s'en contente pas. En éveillée qui ne saurait renoncer à voir, sans illusions mais collée à la sauvagerie du réel, elle se sert de l'écriture (avec cet art de la suggestion et de l'ellipse, cette profondeur sensible qui affleure dans de minuscules détails, ce style sensuel et frémissant qui lui sont propres) pour secouer nos sommeils, « gratter le silence » qui englué, et paralyse, révéler ce qui se trame d'impalpable, d'invisible et de violent sous l'apparence du bonheur ou de l'immobilité – sans jamais conduire ses romans vers un véritable dénouement, ni rien de rassurant, mais plutôt à cette évidence : celle que « nous sommes embarqués » (comme l'écrivait Pascal, dont elle rejoint parfois les abîmes métaphysiques), et que la seule exigence est de ne pas se mentir.

En quoi peut-être, elle l'expatriée, qui a fui les déterminismes d'ici, se révèle plus suisse romande qu'il n'y paraît. Elle-même avoue que cette posture inconfortable (et « cette neutralité dont [elle est] pétrie » [Kramer 2019 : 52], au meilleur sens du terme) qui consiste à se tenir à la lisière des jugements arrêtés, des peurs ou des folies affrontées, à préférer « reconsidérer

3 Derniers mots du roman – qui se situe en France, décor de la majorité des romans de l'auteur, dans une cité de banlieue.

ses certitudes » (52) à tout moment plutôt que de choisir son camp, face aux comportements humains, « fait [d'elle] une éternelle étrangère en [son] pays d'adoption, la France » (52), et « plus que jamais depuis qu'il a creusé ses fractures faute d'avoir su [...] se solidariser vraiment avec ses minorités » (52). Tel Chamisso qui né en France, et ayant passé toute sa vie entre son pays et la Prusse, disait à la fin se sentir partout étranger.

Quant à ses personnages incapables à la fois de comprendre et d'exprimer leurs émotions, entièrement soumis à elles mais privés du moyen de les formuler comme de donner forme à leur malaise ou à leur culpabilité (si ce n'est par la fuite, le déni, l'autodestruction ou l'acte fou), je me dis qu'ils ne sont pas non plus sans ressembler de loin à ceux de Ramuz... Qui partage avec Pascale une fondamentale disposition à l'angoisse indissociable de ses prémonitions, une même conscience de l'absolue violence du vivant, de la folie et de la douleur humaines, et une égale hantise de la responsabilité, peut-être aussi du néant de tout.

Trouble dans mon soin

Anna Magdalena ELSNER
Université de Zurich

Quelque chose de troublant se glisse dans les pages d'*Un homme ébranlé* (2011). Simone, la femme de Claude qui souffre d'un cancer terminal, attend, en effet, d'être soulagée du poids que représente la maladie de son mari. Elle anticipe ainsi le « calme » et « l'irresponsabilité » qui vont suivre la mort de Claude. S'occuper de lui est devenu une épreuve et un fardeau : « Simone ne savait plus comment l'aimer bien, ou l'aimer tout simplement, et n'avait personne sur place à qui confier qu'elle avait commencé à lui en vouloir » (2011 : 29). Un ressentiment grandissant à l'égard de Claude s'installe, parce que Simone, tout à la fois sa femme et sa soignante, n'a elle-même plus droit à la souffrance. Souffrir appartient à Claude, puisque c'est lui qui vit avec un diagnostic de fin de vie. Leur existence se transforme en de multiples formes de violence mutuelle que Simone se doit d'accepter, car c'est Claude qui décide comment vivre sa maladie :

Elle n'osait pas proposer de faire chambre à part et lui ne s'avouerait jamais que la présence de sa femme dans le lit était intolérable à son corps, à son anxiété de la mort, peut-être aussi à sa culpabilité de l'abandonner. Simone se demandait combien de temps il était possible de partager un espace de douleur qui vous est si hostilement défendu (29).

Un homme ébranlé nous rappelle avec force que la littérature joue un rôle remarquable dans la réflexion sur le soin. Ce roman bouleverse l'image entièrement positive, idéalisée du soin, nous incitant à penser aux significations plus difficiles et sombres du terme. Celles-là remontent en fait aux origines du mot « soin ». La philosophe Céline Lefève nous précise que le mot possède deux racines : « l'une *songne* vient du latin médiéval *sunnia* et du francique *sunnja* et signifie 'nécessité, besoin' ; l'autre *soign* qui vient du latin tardif *sonium* signifie 'souci, chagrin' » (2019 : 115-116). Et, pourtant, l'aspect plus obscur du mot est rarement abordé dans les réflexions philosophiques sur cette question. Dans *Le Soin est un humanisme* (2019) de Cynthia Fleury, par exemple, un manifeste soulignant l'importance d'une vision humaniste du soin, ces aspects sont entièrement absents.

En octobre 2019, Pascale Kramer est venue parler d'*Un homme ébranlé* dans un atelier que j'ai organisé sur les soins de fin de vie à l'Université de Zurich et qui visait à réunir des littéraires, des chercheurs en bioéthique et des médecins. L'impact particulier de l'œuvre de Pascale Kramer tient à sa manière de troubler, mais aussi de transcender, dans le cadre de cette déstabilisation, les frontières de la littérature. Son livre nous montre que l'aspect sombre du soin est non seulement jamais loin, mais qu'il se cache là où vous ne l'attendiez pas. En médecine et en bioéthique les discussions portent beaucoup sur le phénomène inverse et, certes, non moins problématique, à savoir, le manque d'égard et les abus de soignants envers des malades vulnérables. Mais, et *Un homme ébranlé* nous le rappelle, le soignant, aussi, est exposé à une certaine tyrannie, et même violence, dans le soin. Pascale Kramer nous incite à en prendre conscience et à approfondir notre réflexion sur la signification du soin. Son œuvre manifeste ainsi les liens essentiels qu'entretiennent littérature, éthique et médecine.

Entre nous

Nathalie GARBELY
Écrivaine

On glisse. Dans ses livres, on glisse sur la pente fuyante des silences encombrés. Si tout a basculé, déjà, on ne sait plus. Qui a lâché la main de l'autre. On aurait voulu pourtant. On aurait vraiment voulu que tout se passe comme on l'avait imaginé. Oui. Tout irait bien. On n'a qu'une seule vie à réussir. Les émotions s'emmêlent, la maison tient debout. Pour ne pas blesser, pour ne pas se faire mal, on se tait. Le front se plisse, donnant au visage un air réprobateur. Devant qui s'autorise-t-on à pleurer. Une épaule rentrée, on s'éloigne dans la maladresse des bonnes intentions. À croire

qu'on se manque par trop de prévenance. Une absence de courage. Cette retenue, c'est plus fort que soi. On pensait que ce serait simple. La mauvaise humeur surgit sans prévenir, elle décontenance. Dehors, le ciel garde son bleu franc. On se surprend à rêver de grands départs. En aura-t-on l'audace.

Le dimanche, on se retrouve sans plus savoir dresser la table familiale. La lumière s'incline au travers des persiennes. Qui peut-on soutenir de la main. À la dérobée, on observe cette beauté évidente, l'effronterie de la jeunesse. Ce qui passe d'une génération à l'autre. Qui s'en inquiète à cette heure.

Le geste crispé des doigts trahit un malaise. Il fallait bien que ça cesse. Que quelqu'un y mette un terme. On était d'accord de faire encore un effort, d'héberger son frère, s'occuper du repas, avancer l'argent, décorer la poussette de ballons roses et bleus pour défilier samedi, pour qu'on n'inverse pas les rôles. Non, toutes ne se marient pas. Se battra-t-on toujours pour les siens ? À cette saison, les ombres sont trop courtes et le soleil brûle la peau. Si la générosité a des limites. On a beau prendre sur soi, à trop présumer des désirs de l'autre, on reste aux prises de ses angoisses. On répète les gestes d'hier, sans rien laisser paraître. Y croit-on encore assez. On se reproche le peu d'affection. Lancinant, l'écart se creuse. Il s'agit de se défendre. On ne peut pas tout excuser, ni se laisser faire sans réagir. Accepte-t-on l'intolérable par amour.

Les liens se délitent – où sont nos proches.

Et les autres ?

Qu'on se regarde en face. Le politique est aussi intime. L'écriture de Pascale Kramer vibre d'inquiétude. Me restent l'écho, l'empathie de ses mots, avec eux je m'interroge.

Et nos manques, notre courage ?

Une double vie ?

Daniela KOCH

Rotpunktverlag | Edition Blau⁴

L'entrée en allemand de Wikipédia consacrée à Pascale Kramer mentionne que « [d]epuis 1987 elle vit et travaille à Paris, où elle dirige une agence de publicité ». Cela revient-il à dire que l'auteure des romans *Les Vivants* (2000), *L'Implacable Brutalité du réveil* (2017), *Autopsie d'un père* (2016), *Une famille* (2018) – et de tant d'autres titres – mène une double vie à élaborer aussi

⁴ Texte traduit de l'allemand par Ariane de Testa. – Signées d'Andrea Spingler, les traductions en allemand des romans de Pascale Kramer paraissent chez Rotpunktverlag.

des campagnes publicitaires pour du yaourt, des compagnies aériennes ou des magasins de meubles ?

Les romans de Pascale Kramer mettent l'accent sur les relations au sein des familles, probablement parce que la famille – comme l'école – affecte tout le monde et que la complexité et la fragilité y sont évidentes. Chaque situation initiale révèle un point sensible : dans *L'Implacable Brutalité du réveil* Alissa vient de donner naissance à un enfant et se rend compte alors qu'elle-même n'a pas encore commencé à vivre sa propre vie ; l'accident mortel des deux enfants dans *Les Vivants* fait chavirer le monde des survivants ; enfin, la naissance de la petite Jeanne dans *Une famille* ne fait que rendre plus douloureuse l'absence pesante de Romain que son addiction à l'alcool est en train de détruire.

Tous ces romans dévoilent des fissures dans la vie des protagonistes, l'action se déploie, des abîmes s'ouvrent, tout se précise et se complexifie. Le fait qu'on rencontre dans les romans de Kramer de nombreux personnages souffrant d'un handicap – Théo, le fils d'Ania dans *Autopsie d'un père*, est sourd ; Jim, dans *L'Implacable Brutalité du réveil*, doit vivre avec une prothèse de jambe après une blessure de guerre ; le petit-fils d'Édouard, dans *Une famille*, a subi une opération pour son cancer de l'œil, et même l'alcoolisme de Romain pourrait être perçu comme tel – manifeste de manière accrue le souci de la romancière de dépeindre une réalité complexe. Il existe d'innombrables exemples qui donnent la preuve que la fiction chez Kramer est terriblement réaliste. La première image qui me vient à l'esprit est celle d'Alissa, jeune et belle femme, tenant son bébé dans les bras, qui possède son premier appartement, qui se sourit à elle-même sur une photo la montrant avec Richard – qui devrait être, comme on dit, la personne la plus heureuse du monde, mais qui se trouve tourmentée par le doute : « Le temps du choix était passé, mais avait-elle seulement choisi ? Ne s'était-elle pas simplement conformée à l'incroyable béguin de sa mère pour Richard, à la légende de leur couple, qu'on disait le plus sexy du campus » (Kramer 2017 : 39).

Pascale Kramer se méfie des apparences trop étales. Dans sa recherche constante de la condition humaine, elle rend rugueuses les surfaces lisses, sape les clichés et expose ainsi l'incertitude, les doutes et la déception. C'est l'inverse de ce qu'on exige dans la publicité. – C'est sur ma liste de choses à faire en 2020 : demander des précisions à l'écrivaine au sujet de ce paradoxe, si c'en est un, que révèle l'entrée en allemand de *Wikipedia*.

Maladie de l'existence, maladie de l'écriture

Pierre LEPORI
Écrivain

« Ici encore nous sommes tous égaux devant la chose sans mesure ; et le silence du roi ou de l'esclave, en face de la mort, de la douleur ou de l'amour, a le même visage, et cache sous son manteau impénétrable des trésors identiques. Le secret de ce silence-là, qui est le silence essentiel et le refuge inviolable de nos âmes, ne se perdra jamais, et si le premier-né des hommes rencontrait le dernier habitant de la terre, ils se tairaient de la même façon dans les baisers, les terreurs ou les larmes, ils se tairaient de la même façon dans tout ce qui doit être entendu sans mensonges, et malgré tant de siècles, ils comprendraient en même temps, comme s'ils avaient dormi dans le même berceau, ce que les lèvres n'apprendront pas à dire avant la fin du monde... »

Maurice Maeterlinck, *Le Trésor des humbles* (1896)

Il y a des écrivains qui nous gardent, géants intimidants mais réconfortants (Kafka, Bulgakov, Ginzburg,...) ; il y a des aînés puissants, qui nous ont soufflé le courage de nous jeter à l'eau (dans mon cas : Monique Laederach, Fabio Pusterla, Claudio Piersanti,...). Et encore plus importants, il y a les compagnons de route, dont on admire le travail encore en cours, qui déjà fait œuvre et nous enseigne une constance, une détermination à creuser le sillon. Avec Arnaud Cathrine, Philippe Rahmy et Andréas Becker, Pascale Kramer compte pour moi parmi ceux-là. Par une foule de détails, par des lectures passionnées (parfois critiques, parfois éblouies), je chéris depuis bientôt vingt ans le travail cohérent de cette écrivaine majeure de la scène littéraire francophone. Si je devais mieux expliquer ce qui me passionne, ou encore plus tout ce que je dois à cette écriture farouche et belle, j'ai pourtant quelques pudeurs à trouver les mots.

Le grand galeriste français Daniel Cordier – résistant et solidaire de Braque et de Soutine, puis de Dubuffet et de Matta – parle d'artistes qui révèlent « quelque chose qui ne se partage pas, la solitude ». Et c'est bien cette solitude ultime qui brille dans chaque page, dans chaque personnage, parfois même dans les paysages qu'on sillonne chez Pascal Kramer. Dans ma langue maternelle (l'italien), le verbe « briller » a un double sens : il dit l'éclat mais aussi l'action de faire exploser une charge – notamment dans un chantier, dans le boyau d'une mine.

Quelque chose déflagre, dans les romans de Kramer, le plus souvent d'une manière si souterraine et profonde, que la surface de l'eau s'irise et se trouble sans pour autant monter ouvertement l'étendue des dégâts.

Explosif, cruel jusqu'à l'insupportable, est le début de *Les Vivants* (2000) ; deux enfants y meurent absurdement, et ce qui s'ensuit est une douleur si sourde qu'elle délite toute hypothèse de partage parmi les survivants. Les éléments se déchaînent dans la nuit qui précède l'incipit de *Fracas* (2007), laissant juste au-dessus de la maison un énorme caillou, presque une bête famélique prête à dévaler, à avaler les vestiges d'une famille minée (une fois de plus) par les non-dits.

Parfois l'accident est survenu bien avant, il n'est pas pour autant moins affolant : dans *Gloria* (2013), le protagoniste Michel a été chassé du foyer où il travaillait, accusé par un collègue « d'attouchements auprès de certaines fillettes » (77). On le retrouve englué dans une relation d'aide douteuse auprès d'une ancienne protégée, qui le manipule à son tour. C'est une grande leçon de courage, de rigueur, que Pascale Kramer nous livre en osant nous amener dans cette mare de bonnes intentions et de faux semblants.

La péripiétie, dans ses romans, n'est pas romanesque au sens propre, c'est une manière de détour, une sinuosité méandreuse qui vise l'impossible aventure, celle de toucher au plus près l'humain dans son ambiguïté insoluble. Et pourtant, Kramer n'abuse pas de procédés amphibologiques, ses personnages sont merveilleusement campés, si bien qu'il lui suffit d'un geste, d'un mouvement, d'un détail apparemment de surface pour cerner les enjeux : « Elle était épuisée, probablement pas douchée, l'odeur légèrement aigre de ses aisselles imposait une intimité à peine déplacée entre elles » (2016 : 48).

Sans étalage psychologique, les rapports humains sont percés à vif avec une cruauté douceâtre, qui révèle des abymes équivoques : « Alain ressentait pour elle à cet instant la même incohérence de tendresse et d'obscénité qui lui faisait souvent douter de l'éprouvant bonheur de l'aimer » (2005 : 57).

Par sa pratique du trouble sans concessions, par la précision clinique avec laquelle Kramer nous fait éprouver des frissons (j'ai souvent pensé au cinéma de Kaurismäki en la lisant), on touche dans son cas à la vraie question du réalisme. Qui n'est pas ce que les manuels de narratologie ou les histoires de la littérature laissent supposer, un summum de mimétisme qui ferait oublier le dispositif à la faveur de la restitution brute du réel ; car le réel n'existe pas, pour le créateur. Le tramage dense de fantômes et de fantasmes, de mémoire et d'oubli, ainsi que l'indécente approximation de la parole (héritée et foncièrement caduque), n'a nullement le but de saisir une vérité. Le réalisme, chez les écrivains, est un adjectif. Pascal Kramer est « réaliste » dans le sens premier du terme (« pas dupe », si vous voulez), elle

ose s'attaquer à l'affolante banalité des vies, à leur part d'ombre et au bref éclat des promesses.

Ici, les aléas, les passions, les rapports humains semblent trembler dans une lumière blafarde, sous le néon impassible d'une issue de secours. Pourtant, nul cynisme n'accompagne cette auscultation des tréfonds, les personnages sont broyés, parfois bloqués comme dans une crampe, luttant contre les douleurs inavouées, mais ne sont jamais jugés. Leur courage ou leurs faiblesses, leurs efforts inhumains pour être humains nous fascinent et nous émeuvent. Sans effet de manche, assidûment, éperdument, Pascale Kramer nous apprend à regarder en face notre pauvreté qui est notre splendeur, la maladie de l'existence, restituée par une miraculeuse « maladie de l'écriture » (selon la formule de Marguerite Duras).

Sauf la pluie

Bruno PELLEGRINO
Écrivain

Dans mon édition de *L'Implacable Brutalité du réveil*, le premier livre d'elle que j'aie eu entre les mains, j'ai inscrit mon nom, et puis : Quimper, août 2009.

Je me souviens de ce road trip avec V. De la Suisse, nous avons foncé sur Amiens puis la Normandie, où j'ai fêté mes 21 ans. Nous avons suivi la côte jusqu'à la Bretagne. Après Quimper, nous sommes descendus à Bordeaux en longeant l'océan, golfe de Gascogne, île de Ré et pertuis d'Antioche, bassin d'Arcachon. Au cours de ce voyage, en contemplant l'Atlantique, je pensais à l'Amérique.

Sauf la pluie, je revois mal Quimper et ne me revois plus acheter ce mince livre bleu, que j'ai dû lire sur la route, peut-être au retour. L'image du sachet de bonbons poussé du pied dans une piscine m'avait frappé. Parce que l'action de *L'Implacable Brutalité du réveil* était située dans les collines de Los Angeles, j'ai tout de suite lié Pascale Kramer, que je ne connaissais pas, à la Californie. La Californie, je ne connaissais pas non plus, les séries télé et les chansons pop ne m'aidaient pas à situer, je confondais encore avec la Floride, le territoire était aussi flou que saturé. Ce roman a posé des images précises et violentes sur ce nom de Californie, et Pascale Kramer est devenue pour moi une écrivaine américaine.

Au retour du road trip, j'ai acheté en librairie tout ce que j'ai trouvé d'elle et j'ai emprunté le reste à la bibliothèque. J'ai lu dans l'ordre, discipliné et minutieux, légèrement obsessionnel. Je retrouve même, glissée dans *Gloria*, une page A4 sur laquelle j'ai noté les titres de chacun de ses romans, leur

date de parution et la manière dont ils sont construits : nombre de parties, avec ou sans prologue, chapitres numérotés ou non, etc. Je me rends compte à l'instant que mon édition des *Vivants* porte la date de février 2009 – six mois avant cet été breton, c'est donc lui le premier livre d'elle que j'aie eu entre les mains. Mais des *Vivants*, je garde surtout le souvenir de sa relecture, des années plus tard, quand dans mon carnet j'ai noté que retrouver cette écriture, c'était comme entrer dans une chambre où on a passé quelques nuits, il y a longtemps.

Et l'Amérique, donc. Été 2011, nouveau road trip avec V. D'Albuquerque, Nouveau-Mexique, nous prenons le train jusqu'à Los Angeles, Californie. Je débarque dans une série télé, dans une chanson pop, mais je me retrouve aussi dans ce mince livre bleu, acheté en Bretagne un jour pluvieux d'août. Je repense au sachet de bonbons poussé du pied dans l'eau calme d'une piscine triste.

Aujourd'hui, dix étés ont passés, je relis un à un ces romans durs et doux, impitoyables et précis, mais j'ai beau faire, je ne comprends pas comment ces familles où tout le monde se blesse, comment ce malaise diffusé par l'odeur d'un appartement, comment cette violence sourde, peuvent me procurer un tel apaisement. Je pense à Pascale, à ses livres, et m'explique toujours aussi mal d'où leur vient cet étrange pouvoir de consolation.

Un humanisme du désespoir

Daniel ROTHENBÜHLER
Haute école des arts de Berne

« Une histoire est pensée jusqu'au bout lorsqu'elle elle a pris la pire tournure possible »⁵ a dit Friedrich Dürrenmatt au sujet de ses pièces de théâtre. Chez Pascale Kramer, c'est le début des histoires qui est marqué par la pire tournure. Cette dernière a eu lieu bien avant et ne trouve aucun dénouement par la suite.

Cette auteure n'offre donc pas d'issue à ses personnages mais les plonge dans des débâcles encore plus grandes. Que ce soit Alissa, dans *L'implacable brutalité du réveil* (2009), qui dans sa détresse face à son nouveau-né se demande comment les choses peuvent « se montrer à ce point sans pitié, n'offrir ni recours ni alternative, désormais » (2009 : 32-3), ou Ania dans *Autopsie d'un père* (2016), qui se voit enfoncée encore plus dans le désastre général de sa vie par le dérapage médiatique et suicide monstrueux de son père, ou

5 Cette phrase figure dans « 21 Punkte zu den 'Physikern' », dans Friedrich Dürrenmatt, *Die Physiker. Eine Komödie in zwei Akten. Neufassung 1980*, Zurich, Diogenes, 1998, pp. 91-93, cit. p. 91.

Romain, dans *Une famille* (2018), qui désespère ses parents, frères et sœurs par son alcoolisme incurable.

Pourquoi lisons-nous avec intérêt, sympathie et même un certain attachement des histoires aussi navrantes ?

Cela tient au fait que Pascale Kramer reste toujours près de ses personnages sans jamais les juger. Nous sommes captés par son art de nous immerger dans des situations aussi stupéfiantes que familières, de nous faire voir, sentir et quasiment toucher de près ce qui s'y passe et de suivre avec une précision minutieuse les conflits intérieurs et les échanges verbaux et non-verbaux de ses personnages.

Ses textes suspendent tout jugement moral et c'est ainsi que nous ne sommes pas rebutés par les revers et la déconfiture que vivent leurs personnages. Au contraire, dans l'effroi et la compassion qu'ils provoquent en nous, nous vivons le sublime de l'existence humaine. Le désespoir des personnages éveille en nous le besoin de défendre nos aspirations humaines les plus élémentaires qui sont en même temps les plus nobles par le fait qu'elles ne sont plus confortées par des issues possibles mais seulement par notre force morale de résister. C'est en cela que les œuvres de Pascale Kramer sont grandes au-delà de leurs qualités proprement littéraires : elles nous enseignent un humanisme du désespoir.

C'est dans cet humanisme que réside le paradoxe constaté par un critique suisse allemand lors de la remise du *Grand Prix suisse de littérature* à Pascale Kramer. Il parlait de la lumière froide que ses textes jettent sur le monde et relevait le contraste aigu avec la personnalité de l'auteure extrêmement joyeuse et sociable, engagée activement dans plusieurs projets sociaux en France. C'est ça l'humanisme du désespoir : se battre pour des valeurs humaines sans en attendre un quelconque salut.

Comme du cinéma écrit

Barbara VILLIGER HEILIG
*Republik*⁶

Cet automne, tous les quinze jours, un public d'étudiants et de lecteurs intéressés rencontre la romancière Pascale Kramer à l'École polytechnique fédérale de Zurich (ETH), où elle donne un cours. L'auteure romande, qui vit à Paris, est, en effet, l'invitée de la chaire de littérature et culture française du Département des sciences humaines, sociales et politiques (GESS).

⁶ Adapté de l'article paru dans *Republik* le 19 octobre 2019 ; traduction par Ariane de Testa et Ursula Bähler.

Je fais partie du public, et jusqu'à présent, chacune des séances auxquelles j'ai assisté fut un moment exceptionnel.

Plus que de conférences, il s'agit de lectures : Pascale Kramer lit à haute voix, parfois des pages de ses romans, mais avant tout celles des livres qui l'ont façonnée sur son chemin de romancière. Le cours donné à l'ETH est intitulé « Cheminement autodidacte en écriture ». Cela peut paraître bien sec à première vue, en réalité, c'est tout le contraire.

Pascale Kramer a commencé à écrire très jeune et a publié son premier roman à l'âge de 21 ans. Si elle a rapidement quitté les bancs de l'université, sa passion pour l'écriture ne l'a jamais lâchée. Son maître : la littérature elle-même. Comment s'y est-elle prise ? Voilà bien le sujet de son cours, qui s'arrête aux écrivains dans le sillage desquels elle inscrit sa propre démarche.

Des affinités électives, donc. Et, pour commencer, Hervé Guibert, devenu célèbre par son approche quasi documentaire, en gros plan, de la maladie du SIDA dont il est décédé en 1991. « Observer et décrire, non pas juger », telles auraient été les intentions de Guibert. À une époque où cette maladie ne faisait qu'entrer dans la conscience publique, il voulait « se révéler », en allant jusqu'aux limites de la pudeur. Ce n'est pas une question de morale, souligne Kramer. Il s'agirait, bien plus, de l'enregistrement minutieux de l'expérience subjective : le choc du diagnostic, l'effondrement de l'existence, la survie précaire, ainsi que de la manière dont cette expérience s'est transformée en littérature. « Barbare » et « tendre », telle serait l'écriture de ce « poète » qu'est Guibert aux yeux de Pascale Kramer.

Si Guibert disait se mouvoir par moments dans « l'ombre » de Thomas Bernhard, Pascale Kramer, elle, se meut parfois dans l'ombre de Guibert. C'est lui qui l'accompagnait lorsqu'elle s'occupait de malades en phase terminale – de son père, de son mari. Elle a consacré son roman *Un homme ébranlé* (2011) au thème de la mort lente, sans y apparaître pourtant comme « je » narrante. Son domaine, en effet, c'est la fiction. Elle invente des personnages dans lesquels se condense son propre ressenti, car les sentiments, eux, ne s'inventent pas.

Ce qui la passionne dans son travail littéraire, c'est de se consacrer pendant des mois, voire des années à s'imaginer dans la peau d'autres personnes, de sonder leur vie intérieure, leurs pensées, de comprendre leurs actions – ou pas. Ce faisant, elle ne dépasse jamais une certaine limite, mais remplace le regard qui plonge dans l'âme par des descriptions de phénomènes extérieurs. Un geste peut suffire à suggérer l'état d'un personnage sans le fixer de manière univoque. Après tout, connaissons-nous toujours notre propre état d'âme ? Et combien de fois les autres ne se trompent-ils quand ils pensent le connaître à notre place ?

« Vérité » est un terme qui apparaît régulièrement dans les propos de Pascale Kramer. Elle veut inventer des gens qui paraissent « vrais »,

avec leurs côtés aimables et leurs côtés moins sympathiques, avec leurs contradictions irréductibles et leurs ruptures biographiques, qu'elle n'a pas besoin d'expliquer.

Après plusieurs étapes – Pascal Quignard, Marguerite Yourcenar – nous avons maintenant rejoint les auteurs américains, avec Richard Ford et Philip Roth. Pascale Kramer a vécu quelque temps à Los Angeles, où elle est entrée en contact avec l'industrie du film. Le cinéma a été une autre source d'illumination, dit-elle, en projetant un extrait de *In the Bedroom* (2002) de Todd Field : une femme, son ex-mari, les enfants. Le tout sans sous-titres, mais personne n'a besoin de comprendre en détail les dialogues pour saisir la violence latente de la scène. Les corps et les regards savent parler eux aussi. Rien d'étonnant donc à ce que les livres de Pascale Kramer ressemblent à du cinéma écrit.

Dans son dernier roman en date, *Une famille* (2018), l'auteure condense tout ce qui a toujours été au fondement de son attention : les relations hautement complexes entre des individus étroitement liés les uns aux autres. Au centre de cette famille se trouve Romain, un alcoolique. Dans chaque chapitre, la perspective change passant d'un membre de la famille à un autre. Et, avec ce changement de perspective, c'est aussi la perception des événements qui s'en trouve à chaque fois modifiée. Le livre est un kaléidoscope. Mais, au centre, il y a un vide : Romain. Ce qui le touche, les raisons pourquoi, adolescent, il a commencé à boire avec excès, ses sentiments en tant que sans-abri : tout cela reste une énigme. C'est Romain qui avait été le point de départ du livre, raconte Pascale Kramer, qui connaît bien le milieu des marginalisés. Mais, en écrivant, elle aurait réalisé qu'elle n'arrivait pas à se mettre dans la peau du protagoniste. Un tel procédé lui aurait semblé présomptueux, irrespectueux. Elle n'en a pas moins réussi à trouver un chemin d'écriture qui laisse transparaître la personnalité fragile de Romain dans toute sa misère.

Bibliographie

- Dürrenmatt, Friedrich, « 21 Punkte zu den 'Physikern' », *Die Physiker. Eine Komödie in zwei Akten. Neufassung 1980*, Zurich, Diogenes, 1998, pp. 91-93.
- Fleury, Cynthia, *Le Soir est un humanisme*, Paris, Gallimard, 2019.
- Kramer, Pascale, *Manu*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- . *Onze ans plus tard*, Paris, Calmann-Lévy, 1999.
- . *Les Vivants*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
- . *Les Vivants*, Paris, Gallimard Folio, 2002.
- . *L'Adieu au Nord*, Paris, Mercure de France, 2005.
- . *Fracas*, Paris, Mercure de France, 2007.
- . *L'Implacable Brutalité du réveil*, Paris, Mercure de France, 2009.

- . *Un homme ébranlé*, Paris, Mercure de France, 2011.
- . *Gloria*, Paris, Flammarion, 2013.
- . *Autopsie d'un père*, Flammarion, 2016.
- . *L'Implacable Brutalité du réveil*, Genève, Zoé Poche, 2017.
- . *Une famille*, Flammarion, 2018.
- . « Une éternelle étrangère en France », *Helvétique équilibre. Dialogues avec le Point de vue suisse du Prix Nobel de littérature 1919*, éd. C. Luscher, Genève, Zoé, 2019, pp. 51-59.
- Lefève, Céline, « La philosophie du soin », *Philosophie du soin : santé, autonomie, devoirs*, éd. G. Durand & G. Dabouis, Paris, Vrin, 2019, pp. 113-132.
- Weber, Ulrich, *Friedrich Dürrenmatt ou le désir de réinventer le monde*, trad. par Étienne Barilier, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.